

La Nature

RALPH WALDO EMERSON

La Nature

Traduit de l'américain par
PATRICE OLIETE LOSCOS



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2009

TITRE ORIGINAL

Nature

INTRODUCTION

Une chaîne subtile de maillons innombrables
Mène du proche au plus lointain ;
Où qu'il se pose, l'œil aperçoit des présages,
Et la rose parle tous les langages
– Et luttant âprement pour être un homme, le ver
S'élève le long des spirales de la forme.

NOTRE époque regarde vers le passé. Elle bâtit le tombeau des ancêtres. Elle fait de l'histoire, de la critique, elle écrit des biographies. Les générations passées regardaient Dieu et la nature face à face ; nous, à travers leurs yeux. Pourquoi ne pourrions-nous pas nous aussi entretenir une relation originale avec l'univers ? Pourquoi n'aurions-nous pas une poésie et une philosophie puisées en nous-mêmes et non dans la tradition, une religion reposant sur une révélation qui nous soit propre et non sur l'histoire de la leur. Accueillis pour une courte saison au sein de la nature, dont les flots de vie coulent autour et à travers nous et nous invitent, par les pouvoirs qu'ils donnent, à agir conformément à celle-ci, pourquoi devrions-nous tâtonner parmi les ossements blanchis du passé ou attifer les générations vivantes de ses

La Nature a paru pour la première fois en 1836.

© Editions Allia, Paris, 2004, 2009 pour la traduction française.

oripeaux fanés ? Le soleil est aussi brillant aujourd'hui qu'hier. Il y a davantage de laine et de lin dans les champs. Il existe de nouvelles terres, de nouveaux hommes, de nouvelles pensées. Exigeons nos propres œuvres, des lois et un culte qui soient les nôtres.

Il est hors de doute que nous n'avons pas de questions à poser qui n'aient pas de réponse. Nous devons avoir foi dans la perfection de la création au point de croire que, quelle que soit la curiosité que l'ordre des choses a éveillée dans notre esprit, l'ordre des choses peut la satisfaire. La condition de chaque homme est la solution sous forme de hiéroglyphes de toute recherche qu'il voudrait mener. Il la vit comme vie avant de la concevoir comme vérité. De même, la nature contient déjà dans ses formes et ses tendances la description de son propre dessein. Interrogeons la grande apparition qui respendit si calmement autour de nous. Demandons-nous à quelle fin la nature existe.

Toute science possède un but, à savoir l'élaboration d'une théorie de la nature. Nous avons des théories sur les races et les fonctions, mais c'est à peine si nous nous faisons une très lointaine idée de la création. Nous sommes à présent si éloignés du chemin de la vérité que les professeurs de religion se disputent et se

haïssent les uns les autres, et que les hommes de pensée sont jugés insanes et frivoles. Mais pour un jugement sain, la vérité la plus abstraite est en même temps la plus pratique. Toutes les fois qu'une théorie véridique apparaît, elle est à elle-même sa propre preuve. Le critère de sa validité est qu'elle est à même d'expliquer tous les phénomènes. Aujourd'hui, il en est de nombreux qui sont jugés non seulement inexplicables mais encore inexplicables, comme le langage, le sommeil, la folie, les rêves, les bêtes, le sexe.

Considéré d'un point de vue philosophique, l'univers est composé de Nature et d'Ame. Par conséquent, tout ce qui, à strictement parler, est séparé de nous, tout ce que la philosophie distingue comme étant le NON-MOI, c'est-à-dire à la fois la nature et l'art, les autres hommes et mon propre corps, doit être rangé sous le nom de NATURE. En énumérant les valeurs de la nature et en en faisant la somme, j'utiliserai le mot dans les deux sens, dans son acception tant commune que philosophique. Dans une recherche aussi générale que celle qui nous occupe ici, le manque d'exactitude n'est pas essentiel et ne doit entraîner aucune confusion de pensée. La nature, dans son sens courant, fait référence à des essences non changées par

l'homme : l'espace, l'air, la rivière, la feuille. L'art s'applique au mélange de la volonté humaine avec les mêmes objets, comme dans une maison, un canal, une statue, un tableau. Mais ces opérations prises ensemble sont si insignifiantes – un peu couper, un peu cuire, un peu rapiécer, un peu laver –, qu'au regard d'une impression aussi vaste que celle que le monde produit sur notre esprit, elles ne changent rien au résultat.

I. NATURE

POUR se retirer dans la solitude, on a autant besoin de quitter sa chambre que la société. Je ne suis pas seul tandis que je lis ou écris, bien que personne ne soit avec moi. Mais si un homme veut être seul, qu'il regarde les étoiles. Les rayons qui tombent de ces mondes célestes le sépareront de ce qui l'environne. Il est permis de penser que l'atmosphère a été créée transparente dans le seul but de donner à l'homme, par l'intermédiaire des corps célestes, le sentiment de la présence constante du sublime. Vues à travers les rues des villes, comme les étoiles paraissent grandioses ! Si elles ne devaient apparaître qu'une seule nuit tous les mille ans, combien les hommes croiraient et adoreraient et conserveraient le souvenir de la cité de Dieu qui leur aurait été montrée. Mais c'est chaque nuit que se montrent ces ambassadrices de la beauté et qu'elles illuminent l'univers de leur souriante exhortation.

Les étoiles éveillent une certaine vénération, car bien que toujours présentes, elles demeurent inaccessibles. Mais tous les objets naturels suscitent une impression analogue lorsque l'esprit est ouvert à leur influence. La nature ne

revêt jamais une forme mesquine. Et l'homme le plus sage ne lui ravit pas son secret, pas plus qu'il n'épuise sa curiosité en en découvrant toute la perfection. Jamais la nature ne fut un jouet aux yeux du sage. Les fleurs, les animaux, les montagnes reflètent la sagesse de ses heures les meilleures, de même qu'ils ont enchanté la simplicité de son enfance.

Lorsque nous parlons de la nature de cette manière, nous avons à l'esprit un sentiment particulier, quoique des plus poétiques. Nous voulons parler de l'unité d'impression provoquée par la diversité des objets naturels. C'est cela qui distingue le morceau de bois du bûcheron de l'arbre du poète. Le paysage charmant que je contemple ce matin est indubitablement composé de vingt ou trente fermes. Miller possède ce champ, Locke celui-là, et Manning le bois situé au-delà. Mais aucun d'eux ne possède le paysage. Il est une propriété à l'horizon que personne ne possède, sauf celui dont l'œil est capable d'intégrer toutes les parties, c'est-à-dire le poète. C'est la meilleure part de la ferme de ces hommes, quoique leur titre de propriété n'y donne aucun droit.

A vrai dire, peu d'adultes sont capables de voir la nature. La plupart des gens ne voient pas le soleil. Du moins en ont-ils une vision très

superficielle. Le soleil ne fait qu'éclairer l'œil de l'homme, alors qu'il brille à la fois dans l'œil et dans le cœur de l'enfant. L'amoureux de la nature est celui dont les sens internes et externes sont encore réellement ajustés les uns aux autres et qui a gardé l'esprit d'enfance jusque dans l'âge adulte. Son commerce avec le ciel et la terre devient une part de sa nourriture quotidienne. En présence de la nature, une joie sauvage parcourt cet homme, en dépit des chagrins réels. La nature dit : "Il est ma créature, et malgré l'insolence de son affliction il sera heureux avec moi." Ce n'est pas le soleil ou l'été seulement, mais chaque heure, chaque saison qui apporte son lot de plaisir ; car chaque heure et chaque changement correspondent, en même temps qu'ils le permettent, à un état d'esprit différent, de midi où ne circule pas le moindre souffle d'air jusqu'au minuit le plus noir. La nature est un décor qui convient aussi bien pour jouer une pièce triste que comique. Lorsqu'on est en bonne santé, l'air est un cordial d'une incroyable efficacité. Traversant au crépuscule, sous un ciel nuageux, un terrain dénudé parsemé de plaques de neige boueuse sans avoir présente à l'esprit l'idée d'une bonne fortune particulière, j'ai joui d'un sentiment d'allégresse parfaite. J'éprouvai une joie qui touchait à l'angoisse. Dans les bois aussi,

un homme se débarrasse de ses années comme le serpent de son ancienne peau – et à quelque période de la vie qu’il soit, il est toujours un enfant. Dans les bois se trouve la jeunesse éternelle. Parmi ces plantations de Dieu règnent la grandeur et le sacré, une fête éternelle est apprêtée, et l’invité ne voit pas comment il pourrait s’en lasser en un millier d’années. Dans les bois, nous revenons à la raison et à la foi. Là, je sens que rien ne peut m’arriver dans la vie, ni disgrâce, ni calamité (mes yeux m’étant laissés) que la nature ne puisse réparer. Debout sur le sol nu, la tête baignée par l’air joyeux et soulevée dans l’espace infini, tous nos petits égoïsmes s’évanouissent. Je deviens une pupille transparente ; je ne suis rien, je vois tout ; les courants de l’Être universel circulent à travers moi ; je suis une partie ou une parcelle de Dieu. Le nom de l’ami le plus cher sonne alors comme étranger et fortuit : être frère ou ami, maître ou serviteur apparaît comme un embarras et un détail sans valeur. Je suis l’amant de la beauté immortelle et sans entraves. Dans la nature sauvage, je trouve quelque chose de plus cher et de plus primordial que dans les rues ou les villages. A travers la tranquillité du paysage, et spécialement sur la ligne lointaine de l’horizon, l’homme contemple quelque chose d’aussi magnifique que sa propre nature.

Le plus grand plaisir que procurent les champs et les bois est la secrète relation qu’ils suggèrent entre l’homme et les végétaux. Je ne suis pas seul et inconnu. Ils me font signe, et moi de même. Le balancement des branches dans la tempête est nouveau pour moi et ancien. Cela me prend par surprise et pourtant ne m’est pas inconnu. Ses effets sont semblables au sentiment qui me submerge d’une pensée plus haute ou d’un sentiment meilleur lorsque j’estime que j’ai bien agi ou pensé avec justesse.

Cependant, il est certain que la faculté de produire ce plaisir ne réside pas dans la nature mais dans l’homme, ou dans une harmonie des deux. Il est nécessaire de pratiquer ces plaisirs avec une grande modération. Car la nature n’est pas toujours revêtue de ses habits de fête, et la même scène qui hier encore embaumait les parfums et scintillait comme pour le bal des nymphes, se recouvre aujourd’hui de mélancolie. La nature arbore toujours les couleurs de l’esprit. Pour l’homme qui se traîne sous le poids du malheur, la chaleur de son propre feu recèle une tristesse en elle. D’ailleurs, il existe une sorte de mépris pour le paysage chez celui qui vient de perdre un être cher. Le ciel perd de sa grandeur lorsqu’il se referme sur une communauté de semblables qui a perdu de sa valeur.